

## Melingo, le dernier sorcier du tango à Paris

L'excentrique chanteur argentin présente ses visions cinématographiques le 9 novembre au théâtre des Bouffes du Nord, dans le cadre de la quatrième édition du festival Worldstock

### PORTRAIT BIARRITZ

Il claqué du talon, plante son regard vif dans celui d'un *tanguero* solitaire surgi du public sur le parquet ciré, devant lui. Chaussures vernies et galurin vissé sur le crâne, le type tourne sur lui-même, le défie, frappe le sol plus fort que lui. Melingo se prend au jeu, le drague, le capture des yeux et, quand la chanson touche à sa fin, il lui tend la main. Cette complicité impromptue lui a franchement plu ; son sourire en témoigne. Chanteur argentin, Melingo se plaît à jouer la comédie avec ses chansons. Ce soir-là, c'était au casino de Biarritz, où il était l'invité du festival Biarritz Amérique Latine, fin septembre. Il y a dévoilé des titres de son nouvel album, le remarquable et très cinématographique *Anda*, qu'il présentera au public parisien le 9 novembre, au théâtre des Bouffes du Nord, pour Worldstock, autoproclamé festival de « musique des mondes » dont la 4<sup>e</sup> édition se tient jusqu'au 12 novembre.

Le lendemain de son concert à Biarritz, Melingo a traîné avant de reprendre son train pour Paris, histoire de profiter de quelques projections au programme du festival sur la côte basque. Chanteur au timbre sombre et rugueux, que d'aucuns rapprochent de Tom Waits et Nick Cave, clarinettiste et compositeur, Melingo, sur scène, raconte ses chansons. Du regard,

de la main, de son corps tout entier. Il a une conception très visuelle de la musique, dessine du geste ce qu'il nomme « *la dramaturgie du tango* ». Un tango qui chez lui débordait d'allusions, de digressions. Peut-être faut-il y lire des reflets ou résonances de ses vies antérieures, avant qu'il ne se laisse happer par le tango, il y a un peu plus de vingt ans.

Né Daniel Melingo, en 1957, à Buenos Aires, petit-fils d'une diva italienne de la Scala, il fut bon élève au Conservatoire, puis s'est embarqué dans toutes les aventures. En Argentine, il fait partie des groupes en vue du rock local dans les années 1980, Los Abuelos de la Nada (« les grands-pères du néant ») et Los Twist. Au Brésil, il rencontre Milton Nascimento, avec lequel il collabore. A Madrid, il participe à l'effervescence de la Movida en créant le groupe Lions in Love. A Londres, il se retrouve dans un studio d'enregistrement, avec Phil Manzanera, le guitariste du groupe Roxy Music. Après dix années d'errance fertile en Europe, il rentre en Argentine, en 1994.

« **Vision conceptuelle des albums** » La France le découvrira dix années plus tard avec l'album *Santa Milonga*, paru en 2004 sur Mariana, le label discographique d'Eduardo Makaroff, cofondateur de Gotan Project. Melingo nous raconte avoir pris également un vrai grand plaisir, ces dernières années, à faire l'acteur dans des

### Chanteur au timbre sombre et rugueux, clarinettiste et compositeur, Melingo raconte ses chansons

films d'« amis réalisateurs ». Pour Luis Ortega, par exemple, dans *Lulu* (2014). Il y campe avec maestria un camionneur. Dans le film *Gilda, no me arrepiento de este amor*, récemment sorti sur les écrans argentins, un biopic réalisé par Lorena Muñoz, sur Gilda (Miriam Alejandra Bianchi, à l'état civil), idole de la chanson populaire en Argentine, morte en pleine gloire dans un accident de voiture en 1996, Melingo tient le rôle du père de l'héroïne. « *Pour moi, faire un disque, c'est comme faire un film, indique-t-il. J'ai une vision très conceptuelle de mes albums. Je tâtonne autour d'une ou plusieurs chansons à l'état brut. Je cherche à rapprocher celles qui peuvent bien s'entendre ensemble, les "chansons amies", tout en jouant sur les contrastes.* »

Le fil conducteur d'*Anda*, d'après le chanteur, c'est un voyage du personnage du précédent album (paru en 2014), *Linyera*. Soit le vagabond en *lunfardo*, l'argot des rues de Buenos Aires, apparu à la fin du XIX<sup>e</sup> siè-

cle, avec l'arrivée de milliers d'immigrants européens, et mis en tango par de nombreux poètes. Entre autres par Luis Alposta, qui a écrit une histoire du tango au Japon et dont Melingo reprend notamment *A lo Megata*, dédié au baron japonais Tsunayoshi Megata (1896-1968), auteur d'une méthode pour danser le tango, qu'il avait découvert à Paris dans les années 1920.

« *Après sa rencontre avec une gitane qui lui lit les lignes de la main, le linyera commence un voyage baroque et surréaliste, raconte Melingo. L'histoire, en fait, c'est celle du tango. Où a commencé le tango et où il va... Un voyage qui passe par le Japon, Constantinople, Paris...* » Périple qui sert ici de prétexte à de savoureuses relectures de Serge Gainsbourg (*Intoxicated Man*) et d'Erik Satie (*Gnosienne*). « *Le linyera part à la recherche des racines du tango, mosaïque d'influences, dont on a souvent dit qu'il était nomade...* » Pas étonnant qu'il soit inscrit dans la ligne de vie de Melingo. ■

PATRICK LABESSE

*Anda*, 1 CD World Village – Harmonia Mundi/Pias). Concert, le 9 novembre, à 20 h 30, au théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10<sup>e</sup>, dans le cadre du festival Worldstock. [www.bouffesdunord.com](http://www.bouffesdunord.com) Dictionnaire passionné du tango, de Gwen-Haël Denigot, Emmanuelle Honorin et Jean-Louis Mingalon (Seuil, 2015).

## Danser à corps tordus

Lora Juodkaite et Annie Hanauer fendent l'air comme parées pour un succès qu'elles n'ont pas volé. Elles prennent la pose droit debout et dament le pion à l'adversité. L'une imbriquée dans l'autre, le bras artificiel d'Annie semblant couvrir et protéger leur duo, elles irradient d'une beauté paradoxale, franche et fragile.

Ces deux femmes sont les vedettes du spectacle *Tordre*, chorégraphié par Rachid Ouramdane pour ses collaboratrices de longue date. Lora Juodkaite, reine de la giration, a besoin de tourner chaque jour sur elle-même depuis l'enfance. Annie Hanauer, née avec un bras trop court, porte une prothèse. Ces handicaps, Ouramdane, codirecteur du Centre chorégraphique national de Grenoble, les aborde frontalement dans ce portrait qui déjoue le piège de la surexposition sentimentale. « *Chacun de nous est singulier, mais certains portent leur différence plus que d'autres, commente le chorégraphe. C'est le cas de Lora et Annie. La pièce s'appuie sur elles pour interroger le regard que l'on porte sur ceux qui ne nous ressemblent pas.* »

Dans *Tordre*, Lora Juodkaite, née en Lituanie, raconte pour la première fois son parcours en filant toupie à une allure si affolante qu'elle fait chavirer l'idée même de virtuosité. « *Je tourne tous les jours, je me sens bien quand je tourne et je n'ai plus besoin de me cacher, déclare-t-elle. Ça ne m'est plus interdit, ce n'est plus un problème. La première fois que l'on m'a surprise, j'ai eu si honte...* » C'est à l'invitation de chorégraphes qu'elle s'est résolue à révéler sur scène son âme de derviche : « *Ils voyaient dans ce mouvement qui m'est naturel la possibilité de le mettre à profit pour un spectacle.* »

### LORA JUODKAITE, REINE DE LA GIRATION, A BESOIN DE TOURNER CHAQUE JOUR SUR ELLE-MÊME DEPUIS L'ENFANCE

Plus discrète dans la pièce, Annie Hanauer, après avoir étudié la danse à l'université aux États-Unis, a intégré la compagnie britannique Candoco, composée de handicapés, où Rachid Ouramdane l'a rencontrée. Sa grâce intense trouve une élégance un peu âpre dans ce membre articulé. « *Ma façon de bouger est la seule que je connaisse* », explique-t-elle sobrement.

L'une après l'autre, mais ensemble, Lora Juodkaite et Annie Hanauer composent un pas de deux à distance. Entre elles se faufilent beaucoup d'attention, de douceur et une inflexible obstination à être soi-même. *Tordre*, donc. *Tordre* le cou aux limites, aux normes. Dans le spectacle, Lora Juodkaite dit simplement « *Merci* ». ■

ROSITA BOISSEAU

*Tordre* de Rachid Ouramdane. Festival d'automne, Théâtre de la Cité internationale, Paris 14<sup>e</sup>. Du 3 au 10 novembre.

## « Il Boom » selon Vittorio De Sica : mirage à l'italienne

Sorti en 1963 en Italie, mais inédit en France, le film, qui rejoint enfin les salles, pousse la satire du miracle économique jusqu'à la tragédie

### CINÉMA

En 1963, aucun distributeur français ne s'intéressa à *Il Boom*, alors même que son réalisateur, Vittorio De Sica, était l'un des plus renommés du cinéma italien. Si bien que le film sort aujourd'hui en salles avec l'étiquette d'un « film nouveau ». L'étoile du cinéaste avait beau avoir pâli depuis l'éblouissement des chefs-d'œuvre néoréalistes de l'immédiat après-guerre – *Sciuscià* (1946), *Le Voleur de bicyclette* (1949) –, il venait de connaître un beau succès international avec *La Ciociara* (1961), que rééditerait *Mariage à l'italienne*, trois ans plus tard, avec la même Sophia Loren. Les distributeurs français n'étaient pas les seuls à ne pas vouloir d'*Il Boom*. En Italie, malgré la présence d'Alberto Sordi – qui venait d'accéder à la popularité restée la sienne jusqu'à sa mort – en tête d'affiche, le film avait rebuté le public.

Et quand on le découvre, plus d'un demi-siècle après sa sortie, on comprend pourquoi. De Sica et son scénariste Cesare Zavattini n'apportaient que des mauvaises nouvelles, de celles qu'on ne veut pas entendre. *Il Boom*, celui du titre et celui de la réalité, cette expansion prolongée qu'on a fini par appeler « trente glorieuses » en France, qui faisait exploser l'économie italienne, déplaçait les populations, bouleversait les mœurs, avait déjà bien servi au cinéma italien. Les hédonistes de *La Dolce Vita*, les désorientés de *L'Avventura*, les beaux gosses du *Fanfaron* n'auraient pas pu exister sans la hausse du PIB par tête. *Il Boom*, le vrai, les a engendrés autant que leurs parents, mais ils n'en étaient que des manifestations.

### Le cinéaste invente un plan virtuose, qui traque les regards et les voix, sans recourir au champ-contrechamp

De Sica et Zavattini s'attaquent à la racine du phénomène, transformant le destin de Giovanni Alberti (Alberto Sordi), créature dérisoire, en tragédie. L'homme est issu d'un milieu ouvrier. Par son mariage avec Silvia (Gianna Maria Canale), fille d'un général de carabinieri, il est entré dans la bourgeoisie romaine. Ses commissions d'agent immobilier ne suffisent pas à maintenir un train de vie comparable à celui de ses commensaux, et les premières séquences le montrent se débattant dans l'endettement. Le soir, il boit du whisky et danse le twist (entêtant thème musical, sur guitare électrique de marque Eko, signé Piero Piccioni) ; la journée, il implore, mendie et supplie, sans succès.

« **Un marché shakespearien** » Jusqu'à ce que la femme d'un entrepreneur lui propose un marché shakespearien : contre un œil (qui servira à remplacer la cornée abîmée de son époux), elle lui donnera assez d'argent pour effacer ses dettes et s'établir à son compte. Le film, qui jusque-là présentait un intérêt essentiellement documentaire (il a été tourné, entre autres, dans le quartier de l'EUR, symbole, à l'époque, de la modernité italienne), épicé de satire

sociale un peu lourde, prend alors un tour tragique.

Cette mutation tient d'abord à Alberto Sordi. Entre ses mains, Giovanni Alberti n'est pas seulement un mouton cupide mais aussi un mari aimant, un être inquiet capable de saisir l'absurdité de son destin. *Il Boom* se distingue aussi par la présence, rarissime dans le cinéma de l'époque (et dans le cinéma tout court), d'un personnage féminin secondaire d'une force et d'une originalité saisissantes. La signora Bausetti, qui mène la négociation avec le pauvre héros, est incarnée par la cantatrice d'origine bulgare Elena Nicolai. C'est une femme d'un certain âge (« *Je pourrais être votre mère* », dit-elle à Alberti), dépourvue d'illusions vis-à-vis du genre humain en général, des hommes en particulier. C'est elle qui régit l'ordonnement du drame, jusqu'à ce dénouement cruel, qui mêle intimement le burlesque et la douleur. Et lors de la première entrevue entre la matrone et le débiteur, De Sica invente un plan virtuose, qui traque les regards et les voix, sans recourir au champ-contrechamp.

Si l'on s'intéressera plus volontiers à ce destin aujourd'hui qu'en 1963, c'est que l'histoire a donné raison à De Sica et Zavattini. En Italie, bien sûr, où deux décennies de berlusconisme ont montré toutes les conséquences de la primauté de l'argent ; mais ce serait se cacher au moins un œil que de penser que la prophétie d'*Il Boom* ne vaut que de l'autre côté des Alpes. ■

THOMAS SOTINEL

Film italien de Vittorio De Sica (1963). Avec Alberto Sordi, Gianna Maria Canale, Elena Nicolai (1 h 30).



C'EST PAR UNE ÉLÉGANCE INCOMPARABLE QUE L'ON MARQUE L'HISTOIRE.

Cette montre a été le témoin d'arias inoubliables à l'Opéra Bastille et de performances éblouissantes au Palais Garnier. Elle accompagne ceux qui perpétuent les traditions intemporelles de l'opéra et du ballet. Bien plus qu'une montre, un témoin de son temps.



CELLINI TIME



MONTRE EXCLUSIVE DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

